

reconnaître les petits services que tu leur as rendus, mon petit Jean. M. le curé y a mis aussi sa pièce."

Jean voulut remercier, mais les paroles ne sortaient pas de son gosier ; il embrassa sa mère plus étroitement encore, sanglota un instant, s'arracha de ses bras, essuya ses yeux, et se mit en route comme son frère le sourire sur les lèvres, et sans tourner la tête pour jeter un dernier regard sur sa mère et sur sa demeure.

"Je comprends, se dit-il, pourquoi Simon marchait si vite et ne se retournait pas pour nous regarder et nous sourire. Il pleurait et il voulait cacher ses larmes à maman. Pauvre mère ! elle ne pleure pas, elle croit que je ne pleure pas non plus, que j'ai du courage, que j'ai le cœur joyeux, tout comme pour Simon. C'est mieux comme ça ; le courage des autres vous en donne : je serais triste et malheureux si je pensais que maman eût du chagrin de mon départ. Elle croit que je serai heureux loin d'elle... Calme, gai même, c'est possible ; mais heureux, non. Sa tendresse et ses baisers me manqueront trop."

Pendant que Jean marchait au pas accéléré, qu'il réfléchissait, qu'il se donnait du courage et qu'il s'éloignait rapidement de tout ce que son cœur aimait et regrettait, Jeannot le suivait avec peine, pleurnichait, appelait Jean qui ne l'entendait pas, tremblait de rester en arrière et se désolait de quitter une famille qu'il n'aimait pas, une patrie qu'il ne regrettait pas, pour aller dans une ville qu'il craignait, à cause de son étendue, près d'un cousin qu'il connaissait peu et qu'il n'aimait guère.

"Je suis sûr que Simon ne va pas vouloir s'occuper de moi, pensa-t-il ; il ne songera qu'à Jean, il ne se rendra utile qu'à Jean, et moi je resterai dans un coin, sans que personne veuille bien se charger de me placer... Que je suis donc malheureux ! Et j'ai toujours été malheureux ! A deux ans je perds papa en Algérie ; à dix ans je perds maman. C'est ma tante qui me prend chez elle, la plus grondeuse, la plus maussade de toutes mes tantes. Et ne voilà-t-il pas à présent, qu'elle m'envoie me perdre à Paris, au lieu de me garder chez elle."

"Jean est bien plus heureux, lui ; il est toujours gai, toujours content ; tout le monde l'aime ; chacun lui dit un mot aimable. Et moi ! personne ne me regarde seulement, et quand par hasard on me parle, c'est pour m'appeler *pleurant, maussade, ennuyeux*, et d'autres mots aussi peu aimables."

"Et on veut que je sois gai ? Il y a de quoi, vraiment ! Ma bourse est bien garnie ! Deux francs que le curé m'a donnés ! Et Jean qui ne sait seulement pas son compte, tant il en a ! Tout le monde y a mis quelque chose, a dit ma tante... Je suis bien malheureux ! rien ne me réussit !"

Tout en réfléchissant et en s'affligeant, Jeannot avait ralenti le pas sans y songer. Quand le souvenir de sa position lui revint, il leva les yeux, regarda devant, derrière, à droite, à gauche ; il ne vit plus son cousin Jean. La frayeur qu'il ressentit fut si vive que ses jambes tremblèrent sous lui ; il fut obligé de s'arrêter, et il n'eut même pas la force d'appeler.

Après quelques instants de cette grande émotion, il retrouva l'usage de ses jambes, et il se mit à courir pour rattraper Jean. La route était étroite, bordée de bois taillis ; elle serpentait beaucoup dans le bois ; Jean pouvait donc ne pas être très éloigné sans que Jeannot pût l'apercevoir. Dans un des tournants du chemin, il vit confusément une petite chapelle, et il allait la dépasser, toujours courant, soufflant et suant, lorsqu'il s'entendit appeler.

Il reconnut la voix de Jean, s'arrêta joyeux, mais surpris, car il ne le voyait pas.

"Jeannot, répéta la voix de Jean, viens, je suis ici."

JEANNOT. — Où donc es-tu ? Je ne te vois pas.

JEAN. — Dans la chapelle de Notre-Dame consolatrice.

— Tiens, dit Jeannot en entrant, que fais-tu donc là ?

— Je prie... répondit Jean. J'ai prié et je me sens consolé. Je sens comme si Notre-Dame envoyait à maman des consolations et du bonheur... Je vois des traces de larmes dans tes yeux, pauvre Jeannot ; viens prier, tu seras consolé et fortifié comme moi.

JEANNOT. — Pour qui veux-tu que je prie ? Je n'ai pas de mère.

JEAN. — Prie pour ta tante qui t'a gardé trois ans.

JEANNOT. — Bah ! ma tante ! ce n'est pas la peine.

JEAN. — Ce n'est pas bien ce que tu dis là, Jeannot. Prie alors pour toi-même, si tu ne veux pas prier pour les autres.

JEANNOT. — Pour moi ? c'est bien inutile. Je suis malheureux, et, quoi que je fasse, je serai toujours malheureux. D'ailleurs tout n'est égal.

JEAN. — Tu n'es malheureux que parce que tu veux l'être. Excepté que j'ai maman et que tu as ma tante, nous sommes absolument de même pour tout. Je me trouve heureux, et toi tu te plains de tout.

JEANNOT. — Nous ne sommes pas de même ; ainsi tu as je ne sais combien d'argent, et moi je n'ai que deux francs.

JEAN. — Si ton malheur ne tient qu'à ça, je vais bien vite te le faire passer, car je vais partager avec toi.

JEANNOT, un peu honteux. — Non, non, je ne dis pas cela ; ce n'est pas ce que je te demande ni ce que je voulais.